

# Che Guevara est mort à 39 ans

« De mémoire de rose on n'a vu mourir un jardinier » disait-on autrefois pour illustrer le fait que les roses devaient très vraisemblablement deviser entre elles à propos de l'immortalité prouvée du jardinier et de ses outils. Oui, je croyais, plus ou moins, être immortel.

Pascal Boissel

Psychiatre, psychanalyste

Je me souviens qu'enfant, je me demandais si vraiment mes grands-parents avaient pu un jour être jeunes sans alourdissement de la silhouette et sans flétrissure du visage et du corps, leur vie préhistorique m'intriguait. J'ai tenté de rester assez fidèle à la curiosité et à l'étonnement de mon enfance, même lorsque c'est devenu mon tour d'être biologiquement et irrémédiablement éloigné de ma jeunesse et de mon enfance.

Lorsque la Covid-19 déferla sur la planète, je fus comme beaucoup fort dépourvu. J'annulai alors les rendez-vous de mon cabinet de psychiatre-psychanalyste, afin d'éviter une possible contamination entre patients, ou entre eux et moi. Puis je dus constater que pendant quelques semaines, il y eut très peu de demandes de rendez-vous téléphoniques, ce fut une période d'activités nouvelles mais non professionnelles, une époque de grande incertitude. J'en venais à penser que cela pouvait durer éternellement, ainsi que des roses de mes amies me l'affirmaient.

Je me retrouvais à ne me préoccuper que de quelques proches, de ma maison voire de mon jardin, et peu au-delà. Pendant ces semaines, les messages officiels se firent précis et insistants : au-delà de 65 ans, on était « à risque », « fragiles ». Moi qui avais toujours évité le plus possible de penser à mon âge, cet évitement m'était maintenant rendu impossible par la juste propagande sanitaire officielle. Certes, je n'ai pas encore 65 ans, mais peu d'années m'en séparent. Rétrospectivement, je sais que le nombre croissant de bilans médicaux et paramédicaux et d'opérations pas encore trop graves, auxquels je dois me soumettre, aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

En juin, la vie reprit. Des manifestations en défense de l'hôpital public eurent lieu, les foules rassemblées furent en deçà des espoirs que les éloges fourmillant sur les réseaux sociaux et les applaudissements vespéraux adressés aux soignants les trois mois précédents avaient pu faire naître. Puis le « Ségur de la santé » aboutit à une hausse salariale d'un peu plus de la moitié de ce qui était demandé par le Collectif interurgences et ses alliés, il y eut une prime aux soi-

gnants exténués, mais simultanément, il s'avéra que longue était la liste des personnels ayant soigné des malades du coronavirus qui ne recevraient rien : la récompense se fait selon le caprice du maître, non pas comme un juste dû. La destruction du service public de santé continue comme jamais, le gouvernement continue à briser avec obstination et rouerie les solidarités dans les métiers du soin (comme ailleurs) et nous n'avons pas à ce jour la force de l'en empêcher. Il y eut aussi des manifestations partout en France et dans le monde à la suite de l'assassinat de George Floyd aux États-Unis. Cet homme noir est mort, étouffé sous le genou d'un flic blanc, sa mort fut filmée, publiée, diffusée mondialement. Cette mort en écho de celle du français Adama Traoré (mort en 2016) souleva une vague de révolte dans les quartiers populaires, et pas seulement. Des jeunes gens souvent menés par de jeunes femmes racisées menaient le cours nouveau de l'antiracisme. D'autres fractions de la jeunesse se mobilisèrent pour mettre un coup d'arrêt au dérèglement climatique, Greta Thunberg devint l'icône provisoire de cette adolescence à la révolte calme et déterminée.

Ainsi des jeunes femmes s'affirmaient dans ces deux situations en meneuses et oratrices, probable signe d'un changement d'époque et de registre de la radicalité politique. Bien sûr #MeToo depuis fin 2018 l'avait annoncé et les murs de nos villes continuent à se parer de formules féministes créatives. Mais les aides-soignantes, les aides à domicile et d'autres professions si féminisées, qui furent en première ligne durant la montée de la pandémie, restent méprisées et sous-payées en cette fin 2020.

Pendant le confinement, des appels divers annonçant la possibilité d'un monde plus sobre, plus égalitaire, plus lent et moins hargneux, circulèrent. Des syndicats et des écologistes entreprirent de dire les conditions de possibilité d'un monde autre, au-delà du cri partagé : « Plus jamais ça ! ». L'idée est juste et louable, mais il reste à inventer des formes de sociabilité nouvelle qui permettent que des solidarités expérimentées, dans des ZAD ou par des activistes en soutien des migrants, se répandent et se multiplient dans ce monde

éclaté par les peurs, les méfiances et les rancœurs. Un certain bilan de vie s'imposa à moi. Cette période fut celle de deuils, à bien des égards.

François Sauvagnat, un psychanalyste de l'École de la cause freudienne (ECF), professeur d'Université à Rennes 2, que je rencontrais pour la supervision de ma pratique professionnelle depuis plus de quinze ans, mourut brutalement pendant cette période honnie de confinement, j'en fus très affecté, et je tente depuis de penser en quoi son enseignement continue à m'accompagner.

Je repense à mon passé. La mort de mon grand-père coïncida avec le coup d'État de Pinochet au Chili (1973). Je suis toujours un peu de cet adolescent pour lequel chagrin, colère et envie d'en découdre se lièrent, jusqu'à aujourd'hui encore, alors même que je suis devenu, force m'est d'en convenir, un homme vieillissant et « à risque ».

Dans la tentative de penser le monde pour essayer de le changer, j'ai rencontré durablement les réflexions et actions passées d'Ernesto Che Guevara (1928-1967), du communiste antistalinien Léon Trotsky (1879-1940) ou encore du militant et théoricien révolutionnaire Daniel Bensaid (1946-2010). Mais la révolution fut d'abord associée à un sentiment d'urgence et aussi à la perspective d'une mort prématurée, puisque la confrontation avec les ennemis pouvait être violente. Vivre au-delà de 30 ans était une hypothèse d'école parmi d'autres, les résistants et les combattants révolutionnaires eurent au vingtième siècle des vies souvent écourtées. Guevara fut assassiné à 39 ans, Trotsky à 61 ans et il était surnommé « le vieux » depuis très longtemps lorsqu'un agent stalinien lui perça le front. Il avait rompu avec le parti qu'il avait dirigé, combattit la politique de ce parti et de cet État dont il avait été un dirigeant de premier plan, dut s'exiler et fut un « prophète désarmé ». Cette dernière période de sa vie me semble exemplaire de courage et d'intelligence. Lorsque l'éthique politique l'exige, il faut savoir rompre, parler à contre-courant de l'ambiance générale et des discours dominants dans telle ou telle contre-culture, je persiste à tenter d'agir selon cette exigence.

Il fallut aussi apprendre la patience. Ce fut pour moi l'apprentissage d'un savoir-vivre et un savoir aider à vivre. J'ai été orienté alors par la pensée de Jacques Lacan (1901-1981), ce psychanalyste français dont la pensée (celle des *Séminaires* comme de ses *Écrits*) est riche et source de créations multiples, avec et au-delà, ce que Jacques-Alain Miller, dirigeant historique de l'ECF, en a dit, déduit, proposé comme pistes à

explorer. Il proposa de distinguer plusieurs périodes dans l'élaboration de Lacan, il inventa la notion de « tout dernier enseignement » correspondant aux dernières années de la vie de Lacan. Selon la lecture que Miller en a faite, Lacan très vieux remit en cause son travail, le mit en perspective d'une façon tout à fait nouvelle et productive. Ce fut pour moi une leçon de vie que d'en être convaincu. Vivre très longtemps ce n'est pas seulement durer, c'est aussi continuer à créer, ou du moins continuer à s'y efforcer.

Longtemps je me suis étonné de ces personnes qui, plus âgées, évoquaient le passé en le nommant : « de mon temps ». Ils se situaient ainsi comme vivants d'un passé révolu et survivants dans une vie qui était devenue le présent habité par d'autres.

Maintenant, je constate que je suis un peu en marge du productivisme acharné, de l'informatique domestiquée en un moyen de contrôle des populations, des modes de vie et des modes que le système capitaliste produit de nos jours. Bref, je ne suis pas « moderne », je ne me sens pas pleinement de ce temps, mais je n'oublie pas que j'éprouvais un sentiment proche en cette époque où le présent me semblait annoncer une société nouvelle.

Ce que le vieillissement a changé, c'est que je sais maintenant que sans les inventions des nouvelles générations contestataires, mes convictions peuvent virer au radotage. Ce temps actuel peut rester « mon temps », mais il me faut une énergie croissante pour y parvenir. Je ne crois pas qu'il existe un jeunisme dans cette société qui exclut par le chômage de masse et de très longue durée, par la misère, le sexisme, le racisme et les xénophobies. Ce sont les jeunes des quartiers populaires qui sont les exclus parmi les exclus, à rebours de l'idée qu'un culte de la jeunesse dominerait le monde. C'est un culte de la performance, de la compétition dans tous les domaines de la vie qui nous domine et ce culte est produit en priorité par de vieux mâles dominants.

Au terme de cette esquisse, je dirais que je suis toujours, tout à la fois un enfant curieux, un adolescent en colère, un adulte sauvé de certaines angoisses et inhibitions par la psychanalyse lacanienne. D'autres qualités et propriétés pourraient concourir à me définir.

Aujourd'hui, je tente de penser à ce que vieillir peut être pour moi : c'est choisir ce qui de mon passé peut mériter d'être transmis, sachant que ce passé se réécrit chaque jour dans mes actes présents ; je tente de ne pas vivre dans mon passé, mais de vivre sans le nier. 